

MEETING MIREILLE DAR ICONE D'UNE FEMINITE A LA FRANÇAISE, MIREILLE DARC PARLE DE SON HISTOIRE DE FEMME A ELLE. PRESIDENTE DU JURY DU PRIX CARE INTERNATIONAL 2006 DU REPORTAGE HUMANITAIRE, ELLE A ETE SOLLICITEE PAR L'ASSOCIATION CARE, QUI, POUR SES 50 ANS D'ENGAGEMENT HUMANI- TAIRE A CHOISI DE CELEBRER LE ROLE DE LA FEMME DANS LA CONSTRUC- TION D'UN MONDE MEILLEUR. CES REPORTAGES SERONT PRESENTES LORS DU FESTIVAL DU PHOTOJOURNALISME DE PERPIGNAN, VISA POUR L'IMAGE.

Si votre nom évoque instantanément les images de la belle blonde, sexy, des comédies de Georges Lautner, 15 films en 20 ans, vous l'utilisez désormais pour parler de choses graves. Comment vivez-vous ce virage de rôle et d'image à 180°? On ne choisit pas ses rôles, on vous les propose... Pourquoi j'ai rencontré Audiard, j'avais la vingtaine et pourquoi il a écrit pour moi, je ne sais pas! On ne décide pas qu'on va être marrante au début et de plus en plus grave par la suite. Mais je referais bien une comédie! Je suis très gaie dans la vie, je ne recherche pas les choses graves, mais je ressens de plus en plus le besoin de nourrir quelque chose de plus profond en moi qui me donne le sentiment de faire des choses utiles. De quelle façon? J'étais dernièrement contente d'aller à Phnom Penh, pour la Fondation de la Chaîne de l'Espoir, et de faire un documentaire pour *Envoyé Spécial*. C'est comme si je passais un message mais sans jugement et, je me sens très en phase avec cette idée de mettre en lumière certaines souffrances. Ce n'est pas pour cela qu'il faut culpabiliser la terre entière, mais en effet il y a des gens qui souffrent et surtout beaucoup d'enfants. Or on ne peut pas dire «parce que tu es né dans la pauvreté, tu vas y rester», il y a partout de l'espoir de s'en sortir, c'est vrai qu'il faut qu'il y ait un peu de chance, et l'humanitaire à sa place à jouer. Vous êtes la présidente du Jury d'un prix du reportage humanitaire organisé par l'association CARE, un titre de présidente à ajouter à votre actif puisque vous êtes déjà engagée et familière du fonctionnement de telles associations. Mon engagement est un cheminement en fait, j'ai commencé par du documentaire. Et j'ai voulu témoigner des souffrances les plus dures, à savoir comment vivent au quotidien les gens atteints par le cancer, quelles sont leurs angoisses... J'ai fait des portraits sur le long terme, et à la fin du reportage, il n'y avait qu'une seule personne sur trois encore en vie. C'est très très dur... Vous dites que vous avez commencé justement par témoigner des souffrances les plus dures, quelles étaient vos motivations alors? On se trouve alors en prise directe avec les problèmes, les vrais, c'est-à-dire la vie. C'est l'objectif de l'humanitaire, d'aider à vivre et pour moi, le documentaire est un investissement complet. Par exemple, pour *Envoyé Spécial*, j'ai fait toutes les prisons de France pour femmes. De l'incarcération j'en connais les odeurs, les bruits, j'ai vu les femmes sortir, c'est-à-dire sans qu'il n'y ait personne dehors, avec la solitude qui arrive après avoir passé 10 ou 15 ans en prison. Je ne leur ai jamais demandé ce qu'elles avaient fait mais j'ai senti leur remords, leurs angoisses et une détresse profonde. Ce n'est pas un rôle pour moi, c'est la vie, c'est un peu comme si une sœur se confiait à vous, et petit à petit vous arrivez à avoir une relation assez forte avec ces femmes. Et je suis toujours triste de les quitter parce que je sais qu'elles ne vont plus me téléphoner, elles ne vont plus oser alors qu'elles ont toutes mon numéro de téléphone. Quand on a été violenté par la vie, il y a une forme de retrait des personnes... Chaque fois, je me disais et si c'était moi, qu'est-ce que je ferais? Vous avez déclaré «j'ai une grande faculté à nie reconstituer, me régénérer et repartir sur de nouvelles bases», c'est ce que vous voulez transmettre quand vous abordez ces sujets difficiles? Oui, et de ne plus être Mireille Darc, d'être un spectateur ou une réalisatrice en face d'un sujet. Ce sont des prises de conscience qui me donnent plus de joie et de bonheur que des critiques dans les journaux! Mais c'est aussi grâce à votre reconnaissance populaire et à votre nom que vous pouvez être écoutée. Ça c'est le plus, mais il ne faut pas décevoir les gens, qu'ils croient que vous devenez bidon! Bien sûr, il y a des gens qui me suivent et qui vont dire «tiens c'est Mireille, on va regarder ce qu'elle fait parce qu'elle nous trimbale depuis des années dans tous les coins où on l'attend pas!». Comme je suis énormément sollicitée, il faut faire un choix. Avec mon problème cardiaque, j'ai une dette personnelle avec les causes du cœur. C'est comme une responsabilité pour vous? Tout à fait, celle de ne pas emmener les gens sur des choses médiocres. Concernant votre responsabilité en tant que présidente du jury du Grand Prix Gare International 2006, pouvez-vous nous parler de l'engagement de l'association? CARE est une association de solidarité internationale, créée en 1983, qui lutte avant tout contre la pauvreté et s'investit aussi bien dans la lutte contre le sida, le droit à l'éducation, la sécurité alimentaire ou les urgences. Son engagement premier est d'aider à rendre autonomes les plus démunis tout en protégeant leurs droits économiques et sociaux. Il faut mentionner aussi que CARE est une association non confessionnelle, apolitique et indépendante. C'est à l'occasion de ses 60 ans d'actions que j'ai été sollicitée afin de présider ce prix du reportage humanitaire qui rend hommage au rôle de la femme dans la construction d'un monde meilleur. Quel a été le choix du Jury? Nous avons choisi le reportage de Hazel Thompson, originaire de Grande Bretagne. Elle a réalisé des photos qui sont d'une grande force et qui dénoncent les conditions de détentions illégales de milliers d'enfants qui subissent les pires abus dans les prisons philippines pour adultes. Et je sais combien c'est difficile de rentrer dans des prisons et d'avoir une vérité à ce sujet. Elle nous a expliqué qu'elle s'était faite passer pour un membre d'une association humanitaire et qu'elle avait photographié à la dérobée. Vous sentez à travers ses photos l'enfer et vous vous dites que ça existe. Ça éveille une conscience qui donne envie de changer les choses. Cette journaliste l'a fait avec son cœur et son courage. Elle a été violente, expulsée... Il y a un véritable engagement et un vrai regard de cette femme qui a su créer une relation avec ceux qu'elle a photographiés et qui ne l'ont pas dénoncée. Elle a fait un vrai travail comme les femmes savent le faire justement, c'est-à-dire à travers certainement de la gentillesse, une forme de compassion, elle leur a fait comprendre qu'elle était avec eux. Ce n'est pas que les hommes ne savent pas le faire, mais souvent les femmes ont ce regard de mère ou d'enfant, elles échangent quelque chose comme une protection. Puisque ce prix de CARE célèbre le rôle de la femme dans la construction d'un monde meilleur, que pensez du rôle de la femme aujourd'hui? Evidemment, elle a un grand rôle à jouer, c'est elle qui ressent et qui dirige la maison. La femme peut toujours se débrouiller autrement, elle peut influencer, faire comprendre, elle peut faire ressentir à son mari, ses enfants, etc. Je pense que la femme a un rôle plus qu'important, je parle d'égalité, parce qu'il a des pays où l'on ne parle pas d'égalité... Je ne suis pas là pour juger. Mais son influence existe tout de même. Que pensez-vous des mouvements féministes aujourd'hui qui ne mobilisent pas autant les femmes qu'auparavant, vous qui avez été témoin des combats des années 60 et 70? La mobilisation est moindre aujourd'hui en France parce que le gros boulot des années 60 s'est passé en Europe et aux Etats-Unis. La femme a alors pris le pouvoir tandis que maintenant on se trouve face à des problèmes avec l'Islam et l'Afrique, qui font référence à des relations beaucoup plus ancestrales, mais où le rôle de la femme a toujours été très important. J'ai vécu 20 ans au Maroc et je voyais bien la façon dont les femmes menaient leur tribu, elles se faisaient respecter d'une façon inouïe, je n'ai jamais vu une femme chez moi aller faire les courses, elles appelaient des hommes pour y aller! Je ne suis jamais rentrée dans leurs conflits sur la polygamie, cela me dépasse. Mais aujourd'hui, les hommes ayant plus de mal à avoir 2 ou 3 femmes, ils sont devenus beaucoup plus rigides avec leur femme et surtout leur fille. Là, je pense que les femmes ont beaucoup perdu. Mais je suis le témoin d'un Islam d'une autre époque où je sentais que les femmes avaient le pouvoir chez elle. Or j'ai l'impression que cela disparaît. Comment avez-vous vécu le féminisme dans les années 60-70? Dans les années 60, les revendications féministes étaient dans l'air du temps. En 1965, je tournais Galia, qui revendiquait le droit pour la femme, comme pour un homme, de choisir son compagnon de la nuit ou de la vie. On sortait un peu des femmes objet et des femmes désir. Derrière s'ensuivaient les revendications sur l'avortement. Mais c'était très gai, c'était «faites l'amour pas la guerre»! Et aujourd'hui? Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de sagesse, de problèmes, les femmes ont peur de l'abandon, d'être larguées, elles ne savent pas leur pouvoir, elles en ont pourtant! Elles ont le pouvoir de la féminité, de porter un enfant, le pouvoir de communiquer avec un sourire qui peut faire avancer beaucoup de choses! Il y a plus de peur que d'amour! On cherche la sécurité avant l'élan, les femmes se posent la question «qu'est-ce que je vais avoir à la fin?» alors que c'est le parcours qui importe! Et Ségolène Royal, que pensez-vous

de ce personnage féminin et de ce qu'elle peut apporter à la cause féminine, puisque qu'en France, il y a encore des progrès à faire dans le domaine de l'égalité au travail et en termes de représentation politique? Je sais que la politique, c'est le pouvoir, je ne suis pas sûre qu'il y ait une vérité derrière. Quant à Ségolène Royal, c'est un joli personnage mais je ne connais pas sa vérité, parce que je ne connais pas la femme! Même si elle a des fulgurances, elle ne m'a pas bouleversée en tant que ministre. Mais elle a encore la vie devant elle! A vrai dire, je suis beaucoup plus intéressée par les femmes de terrain qui connaissent les vraies difficultés de la vie et qui, de ce fait, ont cette profondeur, et je ne suis pas sûre que Ségolène Royal connaisse tout cela, je sais que ses enfants allaient à l'école dans le 16ème arrondissement, mais en même temps ça ne veut rien dire. Les politiciens, c'est vraiment une autre dimension! Vous avez incarné au fil de votre carrière une image de la féminité à la française, de par vos films, mais aussi de par la mode que vous portiez, vous avez été mannequin... Comment viviez-vous la mode? Au début de la carrière de Courrèges, j'allais m'habiller chez lui avec Françoise Hardy. Après j'ai porté des créations de Yves Saint Laurent dont je fus même l'inspiratrice pour une collection et puis, j'ai porté des créations de Guy Laroche. La mode m'a toujours intéressée, elle porte l'air du temps et l'insolence! Et aujourd'hui que! est votre rapport à la mode? Aujourd'hui, je suis devenue classique, je me suis assagie, je n'ai envie ni de me copier ni de me caricaturer. J'ai porté les robes les plus folles et les plus décolletées, et puis j'ai été l'une des premières à porter des combinaisons en dentelle que les femmes portent aujourd'hui et que Guy Laroche créait pour moi. Je ne vais pas recommencer à porter ça. Alors aujourd'hui, je m'habille chez Dior et Dior Homme, donc c'est très classique. Et très branché! Voilà! Mais en chemise blanche et pantalon noir moulant, je me sens bien habillée n'importe où et à n'importe quelle heure. Je me sens en harmonie par rapport à moi et par rapport à mon âge. Je n'ai pas envie de faire ni fausse vieille ni fausse jeune! La mode s'adresse avant tout aux jeunes à tous les points de vue : publicité, style, taille... Si on veut on trouve, souvent les femmes ne se voient pas! Par ailleurs, il y a les crises de jeunisme...Et quand je vois toutes les femmes avec des seins énormes et leurs poitrines en avant, c'est très beau quand on a un corps de 20 ans, mais passé un certain âge, il faut commencer à rendre l'apparence plus classique et plus simple, je ne dis pas qu'il faut qu'on s'habille comme moi! Je trouve qu'il y a une mode pour les femmes de mon âge, il suffit de regarder. Vous allez aux défilés? En général non, je les rate! Mais des shows comme ceux de Dior sont des spectacles extraordinaires, vous sortez de là avec une pêche d'enfer! On ne vous demande pas d'acheter les créations mais d'en apprécier le thème. Que pensez-vous des rôles au cinéma proposés aujourd'hui aux femmes? Des actrices comme Charlotte Gainsbourg me touchent. Elle a une vraie sensibilité. Il y a toute une génération de vraies comédiennes qui jouent des rôles aussi bien dramatiques que comiques aujourd'hui et, en même temps, le star système n'est plus aussi fort. De mon temps, quand un film marchait, les acteurs devenaient des icônes de suite ou inversement quand les films ne marchaient pas, les acteurs étaient rejetés. Aujourd'hui c'est le réalisateur qui devient responsable du succès ou de l'échec d'un film. Une actrice comme Mathilde Seigner joue énormément tout en ayant une ouverture de rôles beaucoup plus intéressante que celle qui nous était alors proposée et ce, sans cette responsabilité qui nous incombait à nous, acteurs, vis-à-vis du succès de film. Vos projets? Je vais jouer, en janvier, au théâtre Marigny, une pièce adaptée du film réalisé par Clint Eastwood, Sur la Route de Madison, qui était d'ailleurs, à l'origine, une pièce de l'américain James Waller. Je vais jouer avec Alain Delon. Du romanesque complet! Un rôle qui prend aux tripes! ». *Propos recueillis par Stéphanie Bui.*

PHOTO : ©RICHARD MELLOUL/SYGMA CORBIS. ROBE : GUY LAROCHE.

Notes : VISA POUR L'IMAGE, PERPIGNAN :

LES QUATRES FINALISTES SÉLECTIONNÉS PAR CE JURY DU PRIX CARE INTERNATIONAL DU REPORTAGE HUMANITAIRE, PRÉSIDIÉ PAR MIREILLE DARCI :

-PER ANDERS PETTERSSON (GETTY IMAGES) : «LES ENFANTS DES RUES DE KINSHASA», EGALEMENT FINALISTE DU PRIX SPECIAL 60^{ème} ANNIVERSAIRE.
-CELINE ANAYA GAUTIER (INDEPENDANT) : «ESCLAVES AU PARADIS»,
-BRUNO STEVENS (COSMOS) : «ANGOLA»,
-PAULA BRONSTEIN (GETTY IMAGES) : «L'AGONIE DU CACHEMIRE, TREMBLEMENT DE TERRE AU PAKISTAN».